



Un écrivain apolitique à l'âge d'or des engagements : Proust à la NRF

Stéphane Chaudier

► To cite this version:

Stéphane Chaudier. Un écrivain apolitique à l'âge d'or des engagements : Proust à la NRF. Jeanyves Guérin (dir.). La NRF de Jean Paulhan, éditions Le Manuscrit, p. 145-164., 2006, coll. " L'esprit des Lettres ". hal-01677021

HAL Id: hal-01677021

<https://hal.science/hal-01677021>

Submitted on 7 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « Un écrivain apolitique à l'âge d'or des engagements : Proust à la NRF », *La NRF de Jean Paulhan*, sous la direction de Jeanyves Guérin, Paris, éditions Le Manuscrit, coll. « L'esprit des Lettres », Paris, 2006, 145-164.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, *NRF*, réception (de Proust), Rivière, Gide, Pierre Abraham

Résumé : La place de Proust dans la *NRF* permet sans doute de mieux apprécier l'évolution de la revue et, par ricochet, renseigne sur la vie intellectuelle de cette époque, avec laquelle la *NRF* fait corps. Mais la réception de Proust au sein de la *NRF*, les débats qu'il suscite éclairent *La Recherche* et mettent en perspective notre rapport à cette œuvre. À lire les analyses des contemporains, on est saisi par un sentiment presque effrayant de continuité : malgré les progrès indiscutables de la recherche, malgré la somme des connaissances nouvelles et utiles que nous possédons, nous nous posons les mêmes questions, aussi fondamentales que peu nombreuses, au sujet de la *Recherche* : quelle est la valeur de vérité de cette œuvre ? Quelle est la part d'universalité que la sensibilité génialement lucide et déréglée de Proust est parvenue à capter ? Tels qu'ils s'expriment dans la *NRF*, les premiers lecteurs de son œuvre ont donc beaucoup à nous apprendre : sur eux-mêmes, bien sûr, mais aussi sur Proust, et sur nous-mêmes. De 1919 à 1941, Proust a été continûment perçu comme un écrivain apolitique. Est-ce un contresens ? La *Recherche* n'ignore pas, bien sûr, l'histoire ni la politique ; mais elle se contente de les appréhender comme des discours. Jamais le romancier n'envisage la possibilité qu'un individu agisse et se construise dans la sphère publique. Dans le monde proustien, on subit, on contemple l'histoire : il ne vient à personne l'idée d'y intervenir, de s'y réaliser. Or, selon les périodes, ce trait cardinal de l'œuvre de Proust n'a pas été évalué de la même manière. On distingue un premier temps où la *NRF*, unanime, admire Proust. Elle le défend et veut comprendre son œuvre. Cette période presque militante culmine avec le célèbre hommage de janvier 1923. Le second temps est celui où la *NRF* témoigne d'une « mode Proust » envers laquelle le sérieux de la revue prend quelques distances ; on s'interroge alors sur l'influence qu'exerce Proust. Gide et Benda obligent à réfléchir sur la portée politique et morale de l'œuvre de Proust. La question essentielle est bien celle de la représentation du sujet. Peut-on accepter le diagnostic relativiste de *La Recherche* ? Quelle valeur de vérité se dégage de la vision d'un individu moins dissolu que dissous, qui ne tient à rien et que rien ne retient ? Progressivement, le débat se déplace de l'esthétique à la politique. Proust est reconnu comme un maître du roman, le plus grand romancier de son temps, sans doute : mais très vite, dès 1933, l'œuvre de Proust cesse d'apparaître comme un enjeu majeur. La question qui occupe tous les esprits, même à la *NRF*, n'est plus alors « faut-il s'engager ? » mais « comment s'engager ? ». Écrivain apolitique, Proust ne peut fournir aucun secours. Son nom disparaît presque complètement des sommaires de la *NRF*.

Un écrivain apolitique à l'âge d'or des engagements : Proust à la *NRF* (1919-1941)

Préalables

L'unité du sujet – Proust à la *NRF* – ne tient pas au second terme du titre mais au premier. De 1919 à 1941, Proust a été continûment perçu comme un écrivain apolitique. Est-ce

un contresens ? La *Recherche* n'ignore pas, bien sûr, l'histoire ni la politique ; mais elle se contente de les appréhender comme des discours. Jamais le romancier n'envisage la possibilité qu'un individu agisse et se construise dans la sphère publique. Dans le monde proustien, on subit, on contemple l'histoire : il ne vient à personne l'idée d'y intervenir, de s'y réaliser. Dans le portrait peu complaisant qu'il fait de Proust, Pierre Abraham note « son indifférence pour tout ce qui fait la force massive et profonde d'une nation¹ ». Cette indifférence n'est pas synonyme d'incuriosité ou de dédain ; elle marque plutôt le refus ou l'incapacité de penser l'implication d'un individu dans la vie de la nation. Or, selon les périodes, ce trait cardinal de l'œuvre de Proust n'a pas été évalué de la même manière.

On distingue un premier temps où la *NRF*, unanime, admire Proust. Elle le défend et veut comprendre son œuvre. Cette période presque militante culmine avec le célèbre hommage de janvier 1923. C'est là l'œuvre de Rivière. Au sein de la *NRF*, aucune voix dissonante ne vient contester la légitimité de cette ligne éditoriale : *La Recherche* s'impose à tous comme une révolution romanesque ; il convient d'en saisir les tenants et les aboutissants esthétiques. Ici ou là, les réserves qui s'expriment ne remettent pas en cause le génie de Proust. Le point aveugle de son œuvre – ce silence sur l'action de l'individu dans l'histoire – n'y est jamais relevé. Le second temps est celui où la *NRF* témoigne d'une « mode Proust » envers laquelle le sérieux de la revue prend quelques distances ; mais l'essentiel est qu'on s'interroge alors sur l'influence qu'exerce Proust. Il s'agit non de se déprendre de l'œuvre, mais d'examiner de manière critique l'engouement qu'elle suscite : n'est-il pas un symptôme révélateur de l'esprit d'une époque ? Les valeurs dont procède *La Recherche*, la démarche humaine et esthétique du romancier sont réévaluées : on confronte les discours de Proust et de Gide sur l'homosexualité. Mais il y a plus : *La Trahison des clercs* commence à paraître dans la revue en novembre 1927, c'est-à-dire après *Le Temps retrouvé*, dont la publication s'est étalée de janvier à septembre 1927. C'est aussi l'époque du *Voyage au Congo*. Chacun à sa manière, Gide et Benda obligent à réfléchir sur la portée politique et morale de l'œuvre de Proust. La question essentielle est bien celle de la représentation du sujet. Peut-on accepter le diagnostic relativiste de *La Recherche* ? Quelle valeur de vérité se dégage de la vision d'un individu moins dissolu que dissous, qui ne tient à rien et que rien ne retient ?

Progressivement, le débat se déplace de l'esthétique à la politique. Proust est reconnu comme un maître du roman, le plus grand romancier de son temps, sans doute : « qui se mesurera à Proust ? » demande Denis Saurat². Mais c'est bien là le problème : Proust étant incontournable, peut-on accepter sans discussion l'image de l'homme qu'il renvoie à ses lecteurs ? Du côté des esprits critiques, René Lalou ou Denis Saurat : leurs arguments méritent d'être entendus et discutés ; on peut y discerner l'empreinte de la pensée de Benda. Sans surprise, les défenseurs se nomment Fernandez, Crémieux, Pierre-Quint ; Lucien Daudet apporte aussi sa pierre. Mais un nom, me semble-t-il, symbolise ce débat, qu'il porte à sa plus haute intensité intellectuelle : Pierre Abraham. Sa réflexion sur Proust se nourrit de cette question : à quelles conditions, le lecteur de Proust peut-il échapper au scepticisme moral, à la démission historique auxquels *La Recherche* risquerait de conduire ? Le lecteur d'aujourd'hui se prend à rêver : à cette époque, on estimait le roman apte à répondre à des questions qu'on jugeait essentielles, celles-là même qui *engagent* une existence. Mais très vite, dès 1933, l'œuvre de Proust cesse d'apparaître comme un enjeu majeur. Le temps du débat est fini. La lecture de *La Recherche* se cantonne au domaine sans risque de l'esthétique. La question qui occupe tous les esprits, même à la *NRF*, n'est plus alors « faut-il s'engager ? » mais « comment s'engager ? ». Écrivain apolitique, Proust ne peut fournir aucun secours. Son nom disparaît presque complètement des sommaires de la *NRF*.

¹ *NRF*, décembre 1930, p. 795.

² *NRF*, novembre 1931, p. 800.

On le voit : cette étude s'inscrit dans un cadre périodique. On s'efforcera néanmoins de garder à l'esprit une double préoccupation. La place de Proust dans la *NRF* permet sans doute de mieux apprécier l'évolution de la revue et, par ricochet, renseigne sur la vie intellectuelle de cette époque, avec laquelle la *NRF* fait corps. Mais la réception de Proust au sein de la *NRF*, les débats qu'il suscite éclairent *La Recherche* et mettent en perspective notre rapport à cette œuvre. À lire les analyses des contemporains, on est saisi par un sentiment presque effrayant de continuité : malgré les progrès indiscutables de la recherche, malgré la somme des connaissances nouvelles et utiles que nous possédons, nous nous posons les mêmes questions, aussi fondamentales que peu nombreuses, au sujet de la *Recherche* : quelle est la valeur de vérité de cette œuvre ? Quelle est la part d'universalité que la sensibilité génialement lucide et dérégulée de Proust est parvenue à capter ? Tels qu'ils s'expriment dans la *NRF*, les premiers lecteurs de son œuvre ont donc beaucoup à nous apprendre : sur eux-mêmes, bien sûr, mais aussi sur Proust, et sur nous-mêmes.

I) De la reconnaissance à la consécration

À la *NRF*, les années 1919-1927 sont vraiment les années Proust. En 1919, sur les sept numéros que compte cette année, son nom n'apparaît qu'une seule fois ; mais il figure au sommaire de juin, pour la reprise de la revue. L'admiration n'explique pas tout. Proust illustre de manière exemplaire la ligne éditoriale imposée, un peu à la surprise générale, par Rivière : « Notre dessein », écrit-il en juin 1919, « est de travailler dans la mesure de nos moyens à faire cesser cette contrainte que la guerre exerce encore sur nos intelligences et dont elles ont tant de mal à se débarrasser toutes seules ». Attribué à Proust et non à Dorgelès, le Goncourt justifie *a posteriori* la stratégie de Rivière. Celui-ci se félicite : les jurés couronnent « au lieu du plus jeune, le plus rajeunissant » des écrivains, celui « qui ne se met au travail que sur le tard, poussé par le seul besoin de transcrire la vision profondément inédite [...] qu'il a des choses [...] »³. Les effets du prix se font sentir dès 1920 ; Proust apparaît quatre fois au sommaire ; en 1921, cinq de ses textes sont publiés et deux recensions rendent compte du *Côté de Guermantes* (*NRF*, février 1921) et de *Sodome et Gomorrhe* (*NRF*, septembre 1921). En 1922, fait exceptionnel, ce n'est pas un texte d'auteur qui ouvre la revue, mais un commentaire critique : « *Sodome et Gomorrhe* ou Marcel Proust moraliste » de Roger Allard. Ainsi s'affirme la volonté de légitimer une œuvre au sujet scandaleux.

En septembre 1927, le numéro d'hommage à Proust (janvier 1923) est réédité par le premier des *Cahiers Marcel Proust*. Fernandez signe l'avant-propos. Il admire « la foule de témoignages que Jacques Rivière avait pu réunir en moins d'un mois » et conclut : « cela en dit long [...] sur la puissance d'infiltration et de suggestion d'*À la recherche du temps perdu* ». En soulignant à quel point les destins littéraires de Proust et de la *NRF* étaient liés, le subtil Fernandez ne se contente pas de prendre date avec l'histoire. Il manifeste un sentiment collectif de satisfaction légitime, qui relaie l'auto-célébration plus directe qu'en mars 1923, Thibaudet avait déjà exprimée : de ce numéro, dit-il, le lecteur « retire une somme incomparable de clartés » alors même que « la réussite de cet *Hommage* à Marcel Proust ne pouvait guère se prévoir⁴ ». Dans un *post-scriptum* à l'une de ses « Réflexions », le même Thibaudet le reconnaît honnêtement : « il semble [...] que la diffusion de l'œuvre de Proust, le coup brusque de sa gloire aient suivi surtout les articles de M. Léon Daudet⁵ ». Peu importe, en vérité, car la *NRF* de Paulhan n'a eu qu'à faire fructifier la mise engagée par Rivière. En novembre 1928, la publication de quelques lettres entre Gide et Proust marque la fin d'un cycle. De fait, avec les

³ *NRF*, janvier 1920, p. 153.

⁴ *NRF*, mars 1923, pp. 530-531.

⁵ *NRF*, janvier 1926, p. 113.

lettres à Lucien Daudet⁶, ce sont les derniers textes de Proust qui paraissent à la *NRF*. Aussi, en 1928, l'habile *mea culpa* de Gide sonne-t-il comme un ultime hommage : « le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la *NRF* et (car j'ai honte d'en être beaucoup responsable) l'un des plus regrets, des remords les plus cuisants de ma vie ». Soit. Mais l'aveu ne dut pas être très difficile : qui oserait jeter la pierre à Gide et à la *NRF* après tout le travail accompli en faveur de Proust ?

Que pouvait-on dire de plus après l'admirable numéro de janvier 1923 ? Le travail critique opéré par la *NRF* modifie la perception de Proust sur deux points essentiels. Le premier concerne la composition de l'œuvre. En 1921, rendant compte du *Côté de Guermantes*, Louis Martin-Chauffier, pouvait écrire : « un grand nombre reprochent à Proust que son ouvrage ne soit pas composé⁷ ». Gabriel Marcel doute encore lorsque paraît *XX^e siècle* de Crémieux : « peut-être dépasse-t-il la mesure quand il écrit qu'*À la recherche du temps perdu* est [...] une œuvre composée dont toutes les parties s'agencent selon un plan net pour concourir à un effet d'ensemble et où le moindre détail a son importance dans le tout⁸ ». Crémieux revient à la charge à l'occasion de ses comptes-rendus d'*Albertine disparue*, en février 1926, et du *Temps retrouvé* (janvier 1928). Dans le premier cas, il souligne l'art des préparations, qui fait de Proust un véritable « romancier romanesque⁹ ». Dans le second, il montre que « du point de départ au point d'arrivée, le cercle se ferme si parfaitement que l'itinéraire indispensable qui passe par Balbec, Sodome et Gomorrhe s'en trouve abrégé et comme survolé¹⁰ ». En 1929, le point semble acquis, et Fernandez n'a plus qu'à apporter une nuance : « il y avait en Proust un "compositeur" méticuleux en ce qui concernait les rapports, les motifs et ce qu'on peut légitimement appeler l'intrigue de son œuvre ». En revanche, ajoute-t-il, Proust « voulait tout écrire », si bien que « l'infini des parties » masque « en fait sinon en droit, le fini du tout¹¹ ». Au fil des numéros, la réflexion collective se construit, se précise, si bien que les apports de la *NRF* à la réception de Proust, confirmés par la recherche universitaire, apparaissent vraiment comme l'œuvre commune de tous ses contributeurs.

Le second point n'est pas moins important. Crémieux et Fernandez voulurent dépasser une lecture strictement psychologique et morale de *La Recherche*. À propos du *Temps retrouvé*, Crémieux note finement : « ce qui restait à justifier, c'étaient ces énormes morceaux consacrés à des réceptions mondaines¹² ». Il reprenait sa réflexion là où, précisément, il l'avait laissée. Dans sa recension d'*Albertine disparue*, Crémieux annonce en effet « la disparition de ce snobisme qui semblait inhérent à la nature de Proust, et non un objet d'étude¹³ ». L'enjeu est important : il faut « disculper » Proust de son snobisme, cette tare à la fois morale et littéraire. La lecture du *Temps retrouvé* lève tous les doutes : Crémieux y découvre une sociologie dans le temps fondée sur « la fusion des Guermantes et des Verdurin-Swann » et « le brassage éternel des groupes sociaux¹⁴ ». Ramon Fernandez lui emboîte le pas. Il publie dans les *Cahiers Marcel Proust* une étude intitulée « La vie sociale dans l'œuvre de Marcel Proust ». Crémieux rend compte de ce cahier en octobre 1928. Commentant le répertoire des personnages dû à Charles Daudet, il déplore l'absence d'un relevé des thèmes principaux car « il eût montré à l'évidence quelle "somme" des façons de penser et sentir de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e représentait l'œuvre de Proust, un peu à la façon dont la *Divine Comédie* est une "somme" des

⁶ *NRF*, mai 1929.

⁷ *NRF*, février 1921, p. 207.

⁸ *NRF*, janvier 1925, p. 95.

⁹ *NRF*, février 1926, p. 219. Cette intuition sera développée avec l'ampleur qu'on sait par J.-Y. Tadié, dans *Proust et le roman, essai sur les formes et les techniques du roman dans À la recherche du temps perdu*, Gallimard, 1971.

¹⁰ *NRF*, janvier 1928, p. 113.

¹¹ *NRF*, juin 1929 pp. 880-881.

¹² *NRF*, janvier 1928, p. 114.

¹³ *NRF*, février 1926, p. 224.

¹⁴ *NRF*, janvier 1928, p. 114.

façons de penser et sentir de la fin du XIII^e siècle¹⁵ ». L'étude de l'encyclopédisme proustien reste encore à faire. Les recensions de l'œuvre de Proust ont fourni à Crémieux et Fernandez l'occasion de mettre en œuvre une véritable poétique de l'article, en jouant sur les ressources et les contraintes de la revue. La continuité de la réflexion se marque par un jeu de renvois, de reprises et d'échos. De manière très proustienne, les fragments successifs soulignent le travail d'une pensée critique qui s'élabore dans le temps, par-delà la dispersion inévitable des volumes.

La *NRF* apparaît comme une revue au service non de la mémoire mais de l'œuvre de Proust. L'apparition des *Cahiers* en 1927 n'y change rien. Le militantisme proustien a une cible de prédilection : le conservatisme critique d'un Pierre Lasserre ou d'un Paul Souday fait l'objet de l'ironie salutaire de Rivière¹⁶ puis de Fernandez¹⁷. Le cas de Henri Massis, auteur en 1938 de *Le Drame de Marcel Proust*, est plus intéressant. Léon Pierre-Quint résume cet ouvrage afin d'en faire saillir l'enjeu : à travers la figure emblématique de Proust, l'interprétation de Massis vise en réalité à discréditer toute forme de rédemption qui ne s'accomplirait pas dans un cadre strictement chrétien. Ce dernier propose une thèse « audacieuse et quasi freudienne ». « Seul devant sa peur du mal depuis qu'il a perdu sa mère », Proust « recommencerait à écrire » pour « se “racheter” devant elle et devant sa conscience, pour opposer à l'idée de l'œuvre l'idée de déchéance¹⁸ ». Faut-il envisager en 2004 un retour à Massis ? Malgré son hostilité aux thèses du critique catholique, Léon Pierre-Quint, qui signe la recension, y engagerait presque : « M. Massis nous présente le roman de la maturité, qui ne serait que la peinture de *Sodome et Gomorrhe*, comme l'expression inconsciente d'un remords ancien et secret, d'où les “fantômes hideux”, les images ignobles, les visions infernales qu'il y découvre ». Massis se montre très sensible à un climat d'angoisse que minore en revanche Léon Pierre-Quint : « cette question du “vice” que Gide dans son tourment, admettait comme une fatalité physiologique, [...], ne constitua jamais pour Proust un véritable problème. Dans ce domaine, il considérerait que tout arrive et que rien n'a véritablement d'importance¹⁹ ». Est-ce vraiment si sûr ?

Cette page de critique est un bel exemple de la hauteur des débats que permet et dont témoigne la *NRF*. *La Recherche* est-elle un roman de la hantise morale et psychologique ou une entreprise de libération de tous les traumas affectifs ? Cette question fondamentale pourrait sans doute être repensée dans le cadre d'une approche polyphonique de l'œuvre littéraire : ressuscitant les « “fantômes hideux” » de l'angoisse, la *Recherche* montre à la fois leur emprise sur la conscience du héros-narrateur et leur inconsistance sous le regard transcendant d'un écrivain impersonnel : ce dernier aurait traversé la culpabilité dans la mesure même où il aurait su se donner les moyens formels et moraux de la représenter. La ferveur proustienne de la *NRF*

¹⁵ *NRF*, octobre 1928, p. 585.

¹⁶ *NRF*, septembre 1920, pp. 481-483. Prenant à rebours les opinions jugées superficielles ou erronées du critique, Rivière finit par lui rendre un ironique hommage : « voici que sans le vouloir il nous a mis sur la voie de plusieurs des caractéristiques essentielles de Marcel Proust » (article cité, p. 483).

¹⁷ *NRF*, mai 1928, pp. 691-693. Non sans malice, Fernandez salue son adversaire comme « un vieux roc qui se laisse caresser » mais non « entamer » par « les remous étranges de l'esprit moderne » (p. 691). Par académisme, Paul Souday refuse à l'écrivain de génie la possibilité de « gagner de vitesse et de pénétration sur ses critiques et ses lecteurs ». Pour évaluer la *Recherche*, il se réfère en effet « à sa propre vision, ou à celle des écrivains qui ont précédé Marcel Proust » (p. 693) : autant dire que l'essentiel lui échappe.

¹⁸ *NRF*, janvier 1938, p. 140. Malgré la différence des arrière-plans idéologiques, la thèse déjà ancienne de Massis rejoint celle de Michel Schneider : « Puis un jour, elle mourut. Il écrivit. Pour elle : si quelqu'un était bien son genre, et valait la peine de lui dédier sa vie [...], c'était bien maman. Contre elle : s'il n'avait pu, à force de travail, de haine et de désir, s'en détacher, Marcel ne serait jamais devenu Proust » (Michel Schneider, *Maman*, Paris, Gallimard, collection « L'un et l'autre », 1999 ; signées de l'auteur, les lignes qui précèdent sont un prière d'insérer qui résume parfaitement l'ouvrage). Destinataire implicite de l'œuvre, ferment de la création et obstacle à l'écriture, la mère est le personnage clé de la *Recherche*, ou du moins des lectures psychologiques qui en sont faites, qu'elles soient inspirées par Freud ou, comme dans le cas de Massis, par la théologie morale la plus orthodoxe.

¹⁹ *NRF*, janvier 1938, p. 140.

n'est pourtant pas sans réserve. Rendant compte de *La Prisonnière*, Mauriac regrette que les personnages se dissocient de moins en moins de leur créateur, anxieux de livrer par leur truchement sa vision de l'amour²⁰. Crémieux lui-même remarque que l'analyse psychologique donne parfois l'impression d'avoir été écrite « comme par un vieux médecin spécialiste, qui, dans tout ce qui a trait à sa spécialité émet des diagnostics pour ainsi dire automatiques²¹ ». Cette liberté de ton séduit. Même si elles restent marquées par un projet apologétique – défendre la *Recherche* comme l'une des valeurs de la « maison » – les années Proust à la *NRF* sont bien celles de l'admiration lucide, à la fois éclairée et éclairante. Elles tranchent singulièrement avec sur révérence parfois excessive par laquelle notre époque, volontiers idolâtre, croit rendre hommage à l'auteur de la *Recherche*.

II) Le temps des débats

La célébrité de Proust franchit la studieuse enceinte de la *NRF*. Les « gardiens du temple » s'alarment des malentendus qui, inévitablement, naissent du succès. C'est ainsi qu'à sa manière, le théâtre témoigne de cette vogue de « proustisme ». En mai 1926, Mauriac rend compte d'une pièce d'Édouard Bourdet, *La Prisonnière*. Une femme mariée cherche à se guérir de son saphisme en se donnant à son cousin, dont elle est aimée. En décembre 1926, Lucien Daudet et Édouard Ferras font représenter aux Mathurins *Paradis perdu* : il s'agit d'une adaptation de *La Femme abandonnée* de Balzac, « mais la psychologie de tous les personnages [...] est directement inspirée par Proust ». « Il est à remarquer que les scènes qui “portaient” le plus sur le public étaient les plus proustiennes²² ». Mais ce transfert de la thématique proustienne au théâtre ne produit apparemment que des fruits stériles. La prise de distance avec l'œuvre de Proust ne commence vraiment qu'avec la publication de la correspondance. Celle-ci éclaire le parallèle Proust et Barrès esquissé par Arland en septembre 1929 : « Barrès a grandi depuis sa mort. S'il ne connaît pas l'invraisemblable engouement dont bénéficie le nom de Proust, c'est que pour Barrès la révision a déjà commencé²³ ». En 1935, à l'occasion de la publication des *Cahiers* de Barrès, Arland reprend la même formule – « il a grandi depuis sa mort » – et se déclare touché par l'écart entre l'homme « inquiet et tourmenté » et « la statue²⁴ ».

Autant la publication posthume de l'œuvre intime est favorable à Barrès, autant la parution d'extraits de la correspondance de Proust provoque un malaise voire un rejet dont la *NRF* se fait l'écho. « Il est probable que les études sur Proust vont se multiplier et non pas seulement sur l'écrivain, mais sur l'homme. Pour le premier point, c'est tant mieux. [...] Quant aux études sur l'homme, je me demande si elles apporteront des renseignements utiles²⁵ ». Jacques de Lacretelle, qui a connu Proust, observe qu'il se dissimulait derrière les images qu'il donnait de lui. Ce sobre jugement contraste avec le cri du cœur de Denis Saurat, qui avoue : « ce qu'on publie de toutes parts de la correspondance de Proust [...] laisse un mauvais goût à la bouche²⁶ ». On y voit en effet « à plein les défauts et les vices de sa personnalité²⁷ » Thibaudet

²⁰ *NRF*, avril 1924, pp. 489-493.

²¹ *NRF*, février 1926, p. 217.

²² *NRF*, décembre 1926, pp. 756-757.

²³ *NRF*, septembre 1929, pp. 402-409.

²⁴ *NRF*, avril 1935, pp. 651-652.

²⁵ *NRF*, juin 1925, pp. 1053-1056. À ce point de vue fait écho le constat prémonitoire (mais nullement vindicatif ou nostalgique) de Proust, analysant les répercussions qu'entraîne la médiatisation de l'écrivain sur la réception de son œuvre : « le public s'était mis au courant plus qu'il ne l'avait encore fait jusque-là de la vie privée des écrivains ». Celle-ci apparaît dès lors comme « un commentaire singulièrement risible ou poignant, un impudent démenti de la thèse qu'il [Bergotte] venait de soutenir dans sa dernière œuvre » (*À la recherche du temps perdu*, édition de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, collection « La Pléiade », volume I, p. 549).

²⁶ *NRF*, août 1931, p. 340.

²⁷ Article cité, p. 341.

confirme le fait en août 1934 : « voyez comme Proust, qui s'étonnait de la médiocrité de la correspondance de Flaubert, a été diminué par la médiocrité de la sienne²⁸ ». À propos des lettres à Montesquiou, même Fernandez admet que « l'effet d'ensemble n'est pas très plaisant²⁹ ». Il avance néanmoins une explication. Proust épistolier imite ses correspondants, épouse leur caractère et leurs préoccupations. On ne peut donc pas lui reprocher d'être insincère puisque la sincérité n'est pas une valeur ni même une notion qu'il comprend : « il y avait un grand vide en lui que seuls pouvaient combler le désir de plaire et l'illusion d'aimer³⁰ ». Saurat, lui, constate que les vices révélés par la correspondance entrent aussi, par une alchimie qu'il n'explique guère, dans le génie de l'écrivain. Conscient du mensonge éhonté de ses flatteries, Proust éprouverait un plaisir satanique à jouer la sincérité pour se jouer de ses amis. Cet abandon pervers au mensonge procéderait d'une théorie relativiste de la vérité et d'une conception solipsiste des rapports humains. Proust ignore ses semblables, soit parce qu'il les considère comme inconnus, soit parce qu'ils lui sont indifférents. L'analyse rend un son assez juste ; mais faute d'être envisagée comme le dispositif énonciatif qui sous-tend la création verbale, elle échoue à expliquer la différence de statut esthétique voire la problématique continuité entre l'œuvre littéraire et la correspondance intime : car, dans les années 30, les lettres sont lues comme de simples documents psychologiques et nullement comme le laboratoire de la création romanesque³¹.

Les années 1930 marquent un tournant : jusqu'ici, la NRF avait cherché à comprendre et à défendre le caractère novateur de la *Recherche*. La correspondance oblige à s'interroger sur les valeurs qui fondent son esthétique. Gide n'est pas étranger à cette réévaluation. Dès janvier 1923, il déplore dans *La Recherche* l'absence de cette préoccupation morale qui lui plaît tant dans *Les Plaisirs et les jours*³². En avril 1925, il ajoute, « les problèmes de psychologie le requéraient si despotiquement qu'il balayait toute considération qui risquât d'entraver leur poursuite³³ ». Il rapporte en outre le point de vue de Mauriac ; dans *La Recherche*, « dès qu'il devait être question des rapports de l'homme avec Dieu », celui-ci ne trouve « que silence ». C'est ainsi que Gide marque nettement les limites de Proust. Il souligne ce par quoi son œuvre ne peut prétendre combler toutes les aspirations du lecteur. Gabriel Bounoure rejoint Gide. Faisant un parallèle entre l'œuvre de Jouhandeau et celle de Proust, il considère la seconde comme « tronquée », amputée de toute transcendance ; dans la phrase de Proust, « ne s'ouvre aucune fissure par où Dieu puisse entrer³⁴ ». À travers cette critique, c'est toute l'aptitude de la *Recherche* à délivrer une vérité valable en dehors d'elle-même qui se trouve mise en doute. En raison même de son incontestable pouvoir de séduction, le style de Proust finit par masquer la vie. Gide, si l'on peut dire, tient sa revanche.

La rivalité de Gide et de Proust est en effet porteuse d'un enjeu important : ce sont deux manières d'envisager le rôle de l'écrivain qui s'affrontent. La question de l'homosexualité sert de pierre de touche. Crémieux pose le problème avec toute la netteté souhaitable. Dans *Corydon* et *Si le grain ne meurt*, Gide défend en son nom propre l'homosexualité contre toutes les représentations avilissantes qu'on en donne. Proust au contraire étend à toutes les formes

²⁸ NRF, août 1934, p. 268.

²⁹ NRF, avril 1931, p. 610.

³⁰ Article cité, p. 611.

³¹ Pour une évaluation contemporaine de la correspondance de Proust, voir Luc Fraisse, *Proust au miroir de sa correspondance*, Paris, SEDES, 1996, et Martin Robitaille, *Proust épistolier*, Montréal (Canada), Les Presses de l'Université de Montréal, 2003.

³² NRF, janvier 1923, p. 123.

³³ NRF, avril 1925, p. 500.

³⁴ NRF, novembre 1926, p. 632. Sur la question de Dieu et plus généralement sur les rapports entre religion et création littéraire dans la *Recherche*, voir Stéphane Chaudier, *Proust et le langage religieux, la cathédrale profane*, Paris, Champion, collection « Recherches proustiennes », 2004.

d'amour le discrédit ordinairement réservé à la seule homosexualité³⁵. Dépassant une individualité qu'il assume pourtant, Gide situe le problème dans la sphère publique – là où littérature et politique se rejoignent. Proust, lui, se veut fidèle à la vérité intérieure de sa vision, et à elle seule. Dans sa tentative pour rejoindre l'universel, il ne reconnaît d'autre médiation que la singularité radicale, qu'il considère comme un « instinct religieusement écouté, au milieu du silence imposé à tout le reste³⁶ ». Pour Schlumberger en revanche, la réception de *Corydon* montre de quel côté se situe la véritable audace : « la tolérance qu'on montrait pour la bassesse des personnages de Proust, on la refusait à une voix qui osait parler de noblesse et de vertu³⁷ ». Comment lui donner tort ?

Sujet encore largement tabou, même à la *NRF*, l'homosexualité ne permet pas de poser à Proust la question cardinale de la responsabilité de l'écrivain. Admirateur de Descartes, dans une certaine mesure précurseur de Benda, René Lalou s'en prend à *La Recherche* dans sa *Défense de l'homme*. Ce roman lui semble caractéristique d'une attitude dangereuse : « "s'allier à la sensation sans réserver ses droits à l'intelligence c'est se condamner à ne point sortir des vérités momentanées et fragmentaires de la sensation"³⁸ ». Fernandez, qui rapporte la citation, ne prend pas toute la mesure de l'argument. Il objecte que Proust, plus que quiconque, a fait progresser les vérités de l'intelligence. Sans doute, mais à quelles fins ? Fernandez évite le débat : en discréditant l'intelligence au profit de la sensation, le système de Proust prive en fait l'individu de cette connaissance rationnelle de soi, des autres et du monde qui permet d'agir sur le réel. Cinq plus tard, Denis Saurat reprend la discussion dans un article important³⁹. S'appropriant les thèses de Crémieux dans *Inquiétude et reconstruction*, il montre que Proust concentre tous les traits de l'esprit moderne : absence d'universalisme, refus du réel, faillite du moi, indifférence à la morale. En cela, son œuvre est représentative de ces années où « la paix semblait plus destructive encore que la guerre⁴⁰ ». Cet effondrement des valeurs et des certitudes tient à la recherche de la sensation comme unique fondement de l'amour et de l'art. « Toute sensation qui persiste s'émousse ; il faut donc changer ; [...] d'où le culte de l'instable. D'où la désintégration du moi [...] »⁴¹. Faut-il s'en remettre alors à la découverte « de la sensation éternelle » ? C'est bien aléatoire. Certes Saurat reconnaît à Proust, à son approfondissement de la sensation, le mérite de la « sincérité totale », du « courage total ». Mais il ne peut s'en satisfaire. « Le Gide des Voyages africains a redécouvert la responsabilité⁴² ». Le monde ne se réduit plus à la sensation. Proust, lui, n'a jamais eu de responsabilité : « riche, seul ». Et comme le note Péguy, « "Tout devient tellement plus simple sitôt qu'il n'y a plus d'enfant"⁴³ ».

Il semble difficile aujourd'hui d'adresser à un romancier des questions qui relèvent pour nous de l'essai, genre non fictionnel. Pour les hommes des années trente, il en allait autrement. L'esthétique mimétique, le prestige de l'institution littéraire ou plus simplement l'exemple de Drieu, Mauriac, Malraux donnaient à la fiction une valeur expérimentale ; le roman était porteur d'une vérité qui devait s'éprouver au contact de la vie. Ainsi s'explique le ton d'urgence, le caractère impérieux des analyses d'un lecteur comme Saurat. Cette posture énonciative n'est pas singulière. Un an plus tôt, en novembre 1930, l'étude remarquée de Pierre Abraham procédait de la même intention. Fernandez lui reconnaît un « grand mérite » : celui de « s'être complètement libéré de la religion proustienne, laquelle consiste à penser sur l'œuvre de Proust

³⁵ *NRF*, janvier 1928, pp. 117-118.

³⁶ *À la recherche du temps perdu*, édition de J.-Y. Tadié, Paris, *op. cit.*, volume IV, p. 472.

³⁷ *NRF*, septembre 1931, p. 483.

³⁸ *NRF*, octobre 1926, p. 491.

³⁹ *NRF*, novembre 1931, 793-800.

⁴⁰ Article cité, p. 793.

⁴¹ *Id.*, p. 797.

⁴² *Ibid.*, p. 799.

⁴³ *NRF*, novembre 1931, p. 799.

ce que Proust lui en pensait ou voulait qu'on pensât⁴⁴ ». De fait, plus que Crémieux ou Fernandez, Pierre Abraham refuse de lire *La Recherche* à partir des seules prescriptions qu'elle enjoint à son narrataire, cette instance idéale pleine de bonne volonté. Il constate au contraire que Proust, individu déplaisant, appartient à la caste des jeunes gens privilégiés à qui tous les plaisirs de la vie semblent dus. Pour devenir l'auteur de *La Recherche*, il a donc fallu que Proust vainquît par le travail cette nature première, mi héritage social, mi tempérament. Son œuvre témoigne ainsi de l'héroïque arrachement d'un sujet à ses propres démons : c'est ce que Pierre Abraham nomme le passage du mondain à l'humain. Cette dialectique fait l'exemplarité morale, la valeur sociale et politique de *La Recherche*.

Présenté à la NRF avant d'être publié chez Reider, le texte de Pierre Abraham signale la tentative de faire exister Proust dans un monde où les questions liées à l'engagement dominant. Mais si Pierre Abraham décrit Proust comme « un combattant », il ne s'agit encore que d'un combattant « engag[é] dans l'éternel combat ». La crise économique, le 6 février 1934, la guerre d'Éthiopie, la guerre d'Espagne, et enfin les provocations et les agressions du régime nazi transforment radicalement les enjeux : la réflexion ne peut qu'être requise par les nécessités de l'action politique. Proust au contraire soumet aux exigences de l'art seul toutes les considérations d'ordre historique ou politique. Il devient alors inactuel, au mauvais sens du terme. En octobre 1933, le compte rendu que Larbaud rédige sur le livre d'Émeric Fischer, *L'Esthétique de Marcel Proust*, manque par trop de consistance pour imposer au lecteur de la NRF un retour à Proust. En 1935 paraît le dernier des *Cahiers Marcel Proust* d'avant guerre. Il contient pour l'essentiel une étude de Georges Cattau. Ce dernier reprend l'idée d'une interprétation mystique de l'œuvre : « d'aucuns ont pu voir dans *À la recherche du temps perdu* l'équivalent laïc de l'Itinéraire de l'âme vers Dieu de saint Bonaventure⁴⁵ ». Pourquoi pas ? Mais malgré sa finesse, un tel rapprochement semble marqué par le sceau d'une gratuité toute subjective : on est bien loin alors des âpres interrogations par lesquelles Denis Saurat ou Pierre Abraham maintenaient l'œuvre de Proust au cœur des préoccupations de leur temps.

Conclusion

Il y eut un véritable moment Proust à la NRF. Une fois la *Recherche* reconnue, défendue, analysée, elle fit ensuite l'objet de débats politiques, au sens le plus élevé du mot : on s'efforçait en effet de comprendre en quoi ce grand roman pouvait être « un signe des temps », apte à éclairer le présent. Puis ce fut l'éclipse. En mars 1940, Sartre écrit à propos de *Choix des élues* de Giraudoux : « La profondeur de M. Giraudoux est réelle, mais elle vaut pour son monde, non pour le nôtre. [...] Pour entrer dans l'univers de *Choix des élues*, il faut d'abord oublier le monde où nous vivons⁴⁶ ». Si l'objection de Sartre vaut pour Giraudoux, elle vaut *a fortiori* pour Proust ; sans doute vaut-elle *in fine* pour toute littérature qui ne relève pas d'une esthétique (assez restrictive) de l'engagement. On peut donc savoir gré aux collaborateurs de la NRF d'avoir passé outre l'impression somme toute légitime de frivole profondeur que pouvait donner la *Recherche*, cette œuvre si liée à cette Belle Époque dont l'après-guerre ne voulait plus entendre parler. Le proustien d'aujourd'hui admire et mesure tout qu'il doit à l'extraordinaire laboratoire de lecture que fut la NRF. Des questions décisives – comme la composition de la *Recherche*, sa portée sociologique, la conception du mal qui s'y fait jour – ont été abordées et ambitieusement traitées dans ces comptes-rendus qui sont souvent de véritables études. La polyphonie de l'écriture « revuiste » témoigne avec bonheur de la multiplicité des approches dont une grande œuvre peut faire l'objet. De ce point de vue-là, la

⁴⁴ NRF, avril 1931, p. 608.

⁴⁵ *Cahiers Marcel Proust* n°8, p. 178.

⁴⁶ Texte cité et commenté par Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1997, 1999, p. 416.

NRF reste aujourd'hui encore une mine d'idées à redécouvrir. À chacun de renouveler sa lecture de Proust en confrontant ses propres intuitions aux aperçus que suscita la *Recherche* pendant l'entre-deux-guerres.

Mais ce regard un peu étrié de « spécialiste » n'explique pas pourquoi, après tant d'années, la lecture de la *NRF* se révèle si prenante, y compris quand on limite son enquête à la seule étude de Proust et de la place qu'il occupe dans la vie intellectuelle de l'époque. Une explication s'offre pourtant : l'entre-deux-guerres est encore une période où la littérature est insérée dans un vaste réseau d'idées – politiques, sociales, morales, philosophiques – qui l'innervent. Elle s'adresse à des amateurs qui n'oublient pas ce faisant qu'ils sont aussi des hommes, des individus engagés dans leur temps, désireux de penser leur époque avec les lumières ou les armes que leur offre le génie littéraire. Sans cesse reprises et discutées au fil des numéros par des « tempéraments » différents, mais qui fondamentalement se respectent, les idées dont la littérature est l'occasion plus encore que l'enjeu suggèrent, par leur circulation même, l'existence d'un espace-temps propre à la réflexion, à l'échange intellectuel : la revue fait ainsi la preuve de sa nécessité. Elle donne à la pensée la consistance que prend la vie quand on a la chance de la saisir dans ses plus beaux moments. Illusion ou réalité ? Cette indécidabilité même prouve l'existence d'une véritable poétique de l'écriture revue.